

Giacomo Leopardi

philosophe et poète

Jérôme Lebrun

Correspondance
Petites œuvres morales
Éditions Allia

■ «Le nom seul de Leopardi est connu en France ; ses œuvres elles-mêmes le sont très peu, tellement qu'aucune idée précise ne s'attache à ce nom résonnant et si bien frappé pour la gloire.» Ces lignes écrites par Sainte-Beuve (dans un article pour la *Revue des deux mondes*, en 1844) sont demeurées longtemps véridiques. Depuis une vingtaine d'années, toutefois, traductions et études consacrées au poète de Recanati se succèdent ; ce qui nous permet de découvrir une pensée qui a peu à voir avec le romantisme auquel Leopardi fut identifié et auquel il s'est opposé (cf. son *Discours d'un Italien sur la poésie romantique*). Si l'œuvre est aujourd'hui mieux connue en France, c'est grâce aux éditions Allia qui ont persévéré dans leur entreprise de (re-)traduction : après la publication de plusieurs opuscules, puis le monumental *Zibaldone* (des fragments autobiographiques, en 2004), vient de paraître la *Correspondance* où sont réunies, en un volume, les lettres de et à Giacomo Leopardi.

Cette correspondance est véritablement l'histoire d'une vie. La première lettre est datée de 1807 : Giacomo, qui a alors 9 ans, écrit (en latin) à son père : «Il y a quatre jours que nous avons commencé nos études qui Dieu merci me procurent un fort désir, grâce à toi et au précepteur. Je veux m'y pencher de tout mon esprit, et l'étude sera pour moi plus agréable que le loisir.» Ces mots, prémonitoires, s'adressent à ce père qui possède une riche bibliothèque. Leopardi va passer son enfance à lire les auteurs grecs et latins. Travaux philologiques dès sa quinzième année, dissertations (sur la gloire, sur la vie heureuse), des traductions... Le jeune homme est très vite pris au sérieux et jouit d'une renommée auprès d'éditeurs et d'hommes de lettres. Cette formation intellectuelle, à domicile, fait mûrir et finalement mourir sa foi : il refuse d'entrer au séminaire auquel on le destinait.

Glouton de livres (librorum helluo), Leopardi est aussi un écrivain précoce, imprégné des auteurs dont il s'inspire et se sent l'héritier. Il recourt au bon sens pour en évaluer les doctrines. Théologie, métaphysique, astronomie, géographie, météorologie, histoire

naturelle, zoologie : tout le corpus des sciences l'intéresse. En 1816 (il est alors l'auteur de plusieurs essais) il projette d'écrire «un essai philosophique et critique, sur un sujet qui n'a pas encore été traité par les écrivains, et destiné à faire connaître les erreurs populaires des anciens, leur grande affinité avec les modernes et l'utilité que l'on peut retirer de l'exemple des temps passés.» Mais à vingt ans, son existence toute tournée vers les livres lui donne le vetige : «Je me suis ruiné par l'étude [...] J'ai rendu mon aspect misérable et tout à fait méprisables cette grande partie de l'homme qui seule importe au commun.» (Lettre à P. Giordani, 2 mars 1818). Quelle peut être la cause de cette conscience soudaine, sinon la nullité de sa vie amoureuse ? Dans une lettre de 1826 (à Vieusseux, 4 mars), il dit concevoir désormais l'humanité comme une très infime partie de l'univers, qu'il n'observe que très superficiellement.

Résister au présent

Leopardi n'est pas un mélancolique. Sa philosophie est un pessimisme lucide, qui n'a rien d'aimable et contraint son lecteur à une décision sous peine, comme le dit Giorgio Colli (cf. l'introduction aux *Petites Œuvres morales*), d'avoir à porter le tourment d'une lâcheté morale. Dans son *Dialogue entre Porphyre et Plotin*, la question du suicide est le point culminant à partir duquel la finitude humaine va devenir supportable ; il y répond en ne cédant ni au désespoir, ni à la morale. En reconnaissant au doute la part de certitude qu'il contient, en privilégiant ce doute, Leopardi s'est affranchi d'une philosophie rationaliste venue du nord (de l'Allemagne en particulier). Celle-ci ne l'a probablement jamais intéressée, et pourtant il semble animé d'une rancœur : «[...] comme s'il était inconvenant pour la philosophie, après avoir tout détruit, de s'employer à reconstruire.» Dans la correspondance, on trouve de nombreuses références à Goethe, rarement le nom d'un philosophe contemporain. Il faut y voir le rejet d'une philosophie qui prétend découvrir les conditions politiques du bonheur. «Je n'arrive pas à me mettre dans le crâne que les connaissances politiques et statistiques sont le sommet du savoir humain. [...] J'ai quelque peu envie de rire de toute cette fureur de



GIACOMO LEOPARDI

calculs et d'ergoteries politiques et législatives ; et je demande humblement si le bonheur des peuples peut exister sans le bonheur des individus. Lesquels sont condamnés au malheur par la nature, mais ni par les hommes ni par le hasard ; et pour compenser cet inévitable malheur il me semble que l'étude du beau [...]» (à Pietro Giordani, 24 juillet 1828).

Si philosophie leopardienne il y a bien, c'est dans l'étude des choses mineures qu'elle laisse finalement sa trace. Le beau, bien entendu, en fait partie, tout comme la vérité qui ne se trouve guère au-delà des mots. Le reste, fût-il fondé sur des calculs, ne concerne que la grandeur bien réelle des machines politiques, des États. Ni vérité ni bonheur ne sont à attendre de toutes ces grandes choses. C'est toute la force du sage que de savoir ce qu'il ne peut pas changer, ce qui ne dépend pas de lui. Devant cette vérité sur fond de tristesse, l'étude permet de résister au présent. Et puis il y a les oiseaux, les créatures les plus joyeuses au monde, qui partagent avec les hommes le privilège de rire, semblent ignorer l'ennui, changent de lieu à chaque instant : «Je voudrais un moment me transformer en oiseau pour connaître le contentement et la joie qu'ils éprouvent à vivre.» (Éloge des oiseaux) ■